



SUR LE SENTIER DES DOUANIERS

Compte-rendu de l'atelier nomade tenu à Trébeurden, sur la côte nord de la Bretagne, du 2 au 4 octobre 2004, lors des grandes marées d'équinoxe, organisé par Rachel Bouvet.

Étaient présents dans le salon de l'hôtel Le Toëno, outre le comité de direction de La Traversée, composé de Rachel Bouvet, Eric Waddell, Hélène Guy et André Fournelle, Kenneth White, président-fondateur de l'Institut international de géopoétique, Marie-Claude White, secrétaire générale de l'Institut international de géopoétique, Pascal Naud, responsable de l'Atelier du héron à Bruxelles, et Alexandre Gillet, co-responsable avec Bertrand Lévy du Centre suisse de géopoétique à Genève.

Face à la mer, le premier geste a été de faire le point : en termes de situation géographique tout d'abord, grâce à une carte commentée par Kenneth White. Niché sur un promontoire de la côte nord de la Bretagne, situé autrement dit à l'extrême pointe ouest de l'Europe, Trébeurden offre une vue plongeante sur l'Atlantique nord et les îles proches. Les nombreux sentiers des douaniers, qui se prolongent sur le pourtour des côtes bretonnes, sont propices à la déambulation méditative. Un emplacement idéal donc pour préciser le projet et le programme de l'Institut international de géopoétique, qui y a situé son foyer central, et pour faire le tour de « l'archipel géopoétique », dresser la carte de chacun des îlots, s'interroger sur le type d'activités organisées, sur la place de l'interdisciplinarité, sur le rapport entre recherche et création, et pour rendre compte des difficultés rencontrées par les uns et les autres. La discussion a permis de rappeler les objectifs principaux de l'archipelisation : dynamiser l'ensemble, rendre la logistique moins lourde pour les responsables de l'Institut, ouvrir des pistes dans différents territoires en enrichissant l'idée géopoétique grâce à des références locales. Si certains centres battent de l'aile ou s'évanouissent carrément, en revanche d'autres se créent ou sont en voie de réalisation, notamment au Québec et en Suisse. La logistique demeure lourde pour certains, surtout quand l'organisation repose sur une seule personne, d'où l'intérêt, voire la nécessité de travailler en équipe. La connaissance du corpus principal de la géopoétique, à savoir les essais de Kenneth White, est parfois rendue difficile en raison de la langue ; il est donc nécessaire d'envisager des travaux de traduction. Chaque atelier connaît un développement qui lui est propre, ancré dans l'université ou dans la communauté selon les cas, donnant plus ou moins d'importance aux déambulations, aux activités de création, artistique ou littéraire, suivies d'éditions, d'expositions, à la recherche, aux colloques et aux publications savantes.

Après une première discussion, une marche sur le sentier des douaniers de Ploumanach à Perros-Guirec s'est avérée né-

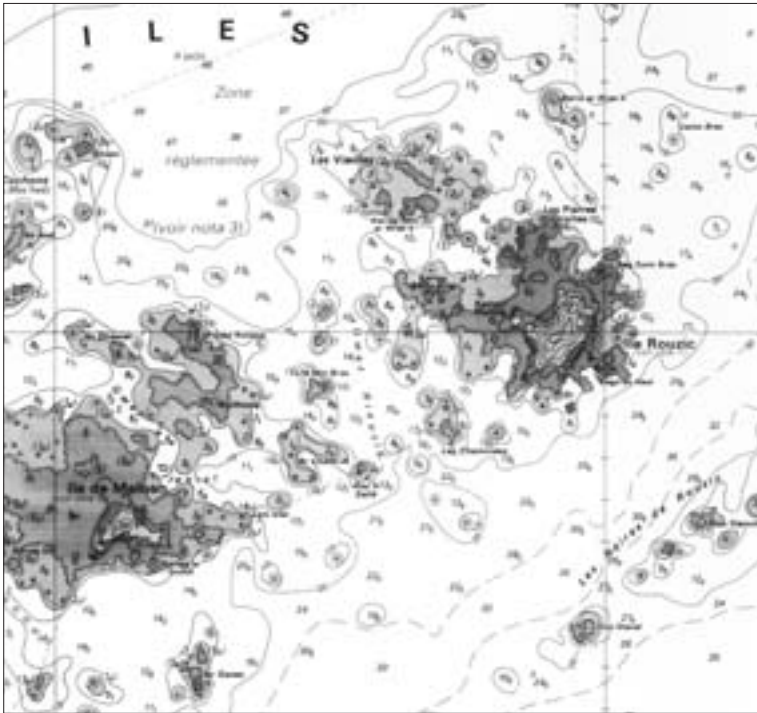
cessaire, à la fois pour joindre le geste à la parole et pour admirer le chaos granitique, les phénoménales érosions subies par les roches, leurs nuances de rose des plus surprenantes. À l'image des douaniers parcourant les côtes, le regard rivé sur le large à l'afût de la moindre embarcation, devant à la fois maintenir le cap de l'atelier et assurer le contact avec l'Institut et les îlots de l'archipel, nous nous sommes demandé alors comment créer, maintenir et développer les liens, les chemins de traverse. Si la situation est claire sur le plan organisationnel (chaque atelier de géopoétique doit être affilié à l'Institut international de géopoétique) et sur le plan philosophique (l'Institut est garant de l'idée géopoétique, telle que développée dans le corpus central constitué par les travaux de Kenneth White), en revanche, sur le plan pratique, les choses ne sont pas toujours claires dans les



esprits. C'est pour cela qu'il a été proposé d'ajouter à la « charte de l'archipel » incluse dans le *Carnet de bord* un organigramme simple, suivi éventuellement d'une carte plus élaborée qui présenterait le mouvement dynamique de l'ensemble de l'Institut et de son archipel. Cette question sera présentée à la prochaine assemblée générale.

Sur le plan des communications inter-ateliers, le serveur web de l'Institut est un moyen intéressant pour améliorer les liens entre les différentes composantes du réseau. L'idéal serait d'insérer des liens vers les sites individuels élaborés par chacun des ateliers de géopoétique, que nous espérons tous voir fleurir dans les années qui viennent. Il serait bon également que les échanges de documents entre les centres de géopoétique (livres, cassettes, carnets, etc.) s'intensifient, pour connaître les travaux des autres, s'en inspirer – pour quoi pas ? – ou tout simplement les admirer.

En ce qui concerne les cotisations, la procédure suivante a été proposée : les membres d'un atelier paient leur cotisation à cet atelier, qui en fixe le montant et qui verse la moitié de la somme à l'Institut. De ce fait, la moitié de la cotisation est utilisée pour les activités organisées par l'atelier et l'autre moitié pour les frais relatifs au fonctionnement de l'Institut lui-même. Ceci permettra de réduire les frais bancaires et d'éviter les redoublements de cotisation. Par ailleurs, le *Carnet de bord*, les comptes-rendus des assemblées générales et d'autres éventuelles informations se feront également par envois groupés (à charge de chaque atelier de les distribuer à leurs membres), ce qui permettra à chacun d'être tenu au courant de tout ce qui se passe dans l'Institut et dans son archipel, en plus des « cahiers-maison » (faits au sein des ateliers). Il va de soi que cette règle ne pourra s'appliquer qu'aux ateliers recevant des cotisations, et que le pourcentage idéal de 50 % pourra être négocié selon les possibilités. Cette question sera, elle aussi, reprécisée et entérinée lors de la prochaine assemblée générale.



En attendant, direction l'archipel des Sept-îles, à bord du *Macareux*. Nous sommes chanceux : les fous de Bassan ne sont pas tous partis dans leurs quartiers d'hiver. Ils sont des milliers à nicher sur l'île Rouzic, dont l'un des flancs prend des teintes blanches dès leur arrivée, et des centaines à fendre l'air au-dessus de nous. Puis c'est l'île Malban, l'île Bono, l'île Plate, que nous apercevons à partir de l'île aux Moines. Quant aux rochers du Cerf et des Costans, le nom d'île semble un peu exagéré (un rocher ou une île ? Difficile de faire vivre sur ce morceau de terre un homme et un animal, comme le veut la définition de l'Amirauté britannique). Comment un archipel de cinq îles est-il devenu l'archipel des Sept-îles ? À l'origine, peut-être, l'archipel des « Saintes-îles » (qui aurait été ainsi nommé à cause

de la présence d'une communauté de moines) serait devenu, pour des raisons phonétiques, l'archipel des « Cinq-îles » et le cinq devenu sept pour des raisons symboliques. Toponymie, topologie... Autre chose, est-il besoin de le préciser, est de nommer un lieu géopoétiquement.

Le lendemain matin, nous faisons une balade sur le sentier des douaniers, de Trébeurden à l'embouchure du Léguer, une occasion d'admirer les vagues et le relief découpé de la côte, de se frotter aux ronces pleines de mûres et aux ajoncs... et de se faire mouiller par la pluie sur le chemin du retour. En début d'après-midi, visite à la station ornithologique de l'île Grande, où sont soignés les oiseaux mazoutés. Le directeur nous accueille, nous explique comment fonctionne le centre, nous raconte les migrations.

Au retour, ouverture des grands espaces géologiques: par exemple, ce continent ancien qui faisait se rejoindre l'Écosse, le Groenland et le Canada, et le rapport entre le Great Glen d'Écosse et la faille de Cabot dans les Maritimes québécoises; évocation aussi de ces « terre-neuvas » bretons qui s'en allaient pour des mois pêcher la morue, depuis Paimpol ou Saint-Malo; de ceux qui partaient pour s'installer là-bas, en Nouvelle-France (le flux migratoire continue toujours, de la Bretagne vers le Québec); de ces Écossais qui allaient gonfler les rangs des travailleurs dans la baie d'Hudson ou qui devenaient coureurs des bois; de Jacques Cartier, de Samuel de Champlain, de Marie LeFranc; de ces Acadiens venus se réfugier à Belle-île-en-Mer. Ces lignes de force que l'on retrouve au plan géologique, humain et culturel n'ont pas été exploitées sur le plan intellectuel; il y a là pourtant un potentiel énorme, une vaste gamme de possibilités, des pistes à suivre et à poursuivre, des rapprochements géographiques et intellectuels à effectuer. C'est ce triangle que nous nous proposons d'explorer dans les années à venir, en suivant les traces des fous de Bassan, qui ont choisi de nicher dans trois en-

droits uniques au monde : l'île St-Kilda (Écosse), l'île Rouzic (Bretagne) et l'île Bonaventure (Québec). Nous aurons l'occasion de revenir sur ce genre de question lors d'une lointaine escale qui se dessine déjà sur l'horizon, un colloque international de géopoétique qui se tiendra, si tout va bien, à Québec du 6 au 8 octobre 2006.

Lors d'une dernière discussion, nous parlons du grand défi pour l'avenir, qui semble double : aider au développement de nouveaux centres de géopoétique (en Martinique, en Nouvelle-Calédonie et dans l'Océan indien notamment) et, surtout, maintenir dans l'archipel le sens d'une critique socio-culturelle radicale, de la haute recherche, et de la grande création.

Pour l'Atelier québécois de géopoétique,
Rachel Bouvet

